

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DU DOCUMENT  
Éditions Les Belles Lettres

LUCIEN

ŒUVRES COMPLÈTES



Textes introduits, traduits et annotés  
par  
Anne-Marie Ozanam

PARIS  
LES BELLES LETTRES  
2018



## SUR L'AMBRE OU SUR LES CYGNES

Ce texte porte le n° 56 dans la Vulgate et occupe la sixième place dans le *corpus* du *Vatic. gr. Γ*.

Comme *Dionysos* ou *Héraclès*, c'est une prolalia<sup>1</sup>. Le plan est tout à fait caractéristique de ce genre littéraire. Une première partie (§§ 1-5) fait référence à la mythologie : les peupliers noirs, Phaéthon et ses sœurs les Héliades, l'ambre, le chant des cygnes. Une seconde partie (§ 6) revient à Lucien lui-même et présente une sorte de *captatio benevolentiae*. Les gens ont dit beaucoup de bien de son art, mais peut-être n'est-ce que mythe et illusion ; l'auditeur risque d'être aussi déçu que le visiteur qui n'a trouvé ni ambre ni cygnes mélodieux au bord du Pô.

L'intérêt de ce texte (qu'on date en général de la jeunesse de l'auteur<sup>2</sup>) est la confrontation qu'il propose entre l'invention poétique et la réalité. Peupliers noirs, ambre, chant du cygne appartiennent à une mythologie très riche, qui va d'Homère (les peupliers noirs qu'on trouve en arrivant chez les Cimmériens, avant la *nékuia*<sup>3</sup>), en passant par Hérodote (l'ambre est liée à ses rêveries sur les extrémités du monde<sup>4</sup>), par la légende de Phaéthon<sup>5</sup> et de ses sœurs les Héliades<sup>6</sup>, pour aller aux dernières paroles de Socrate et à la réflexion platonicienne sur l'immortalité de l'âme (dont le chant du cygne serait l'image)<sup>7</sup>.

1. Voir notre introduction à *Prolalia ou Dionysos*.

2. Voir les remarques de J. Bompaire dans son édition de la C.U.F. p. 67.

3. *Odyssée* X, 509.

4. Hérodote, *Enquêtes*, III, 115.

5. Voir Ovide, *Métamorphoses*, II, 1-332.

6. *Ibid.*, 333-366.

7. Platon, *Phédon*, 84c.

Or tout cela est cruellement démenti par la réalité. L'ambre jaune était très apprécié du monde méditerranéen : Tacite en a bien vu la nature de résine fossile<sup>1</sup>, et Martial en a chanté la beauté :

« Au cœur d'une goutte d'ambre, cachée et visible, une abeille semble prise dans son propre nectar. Elle a la vraie récompense de toutes ses peines, elle a dû choisir elle-même cette mort.<sup>2</sup> »

Mais à cette rêverie poétique s'opposent les deux oboles\* que gagnent péniblement les bateliers en ramant à contre-courant. Le chant du cygne exalté par Socrate est en fait un « croassement fort peu musical et peu audible. » Et les matelots se moquent du rêveur trop naïf.

Nous sommes donc à l'extrême opposé des *Histoires vraies* où la fantaisie et la poésie prennent leur libre envol. Le réel est décevant, indigne de toutes les légendes qu'il a fait naître.



1. Tacite, *Germanie*, XLV, 4-8.  
2. Martial, *Satires*, V, 32.

1. Je suis convaincu que vous croyez, vous aussi, à la légende relative à l'ambre<sup>1</sup>. Des peupliers noirs<sup>2</sup>, sur les rives de l'Éridan<sup>3</sup>, verseraient des larmes d'ambre pour se lamenter sur Phaéthon<sup>4</sup> ; ces peupliers seraient les sœurs de Phaéthon<sup>5</sup> ; ensuite, à force de pleurer le jeune homme, elles auraient été changées en ces arbres et distilleraient encore des larmes, c'est-à-dire de l'ambre. Voilà du moins ce que j'ai entendu dire moi aussi par le chant des poètes, et j'espérais, si un jour je me trouvais sur les bords de l'Éridan, aller sous l'un des peupliers déployer le pan de mon vêtement et recueillir quelques-unes des larmes pour me procurer de l'ambre.

2. Or, il y a peu de temps, je me trouvais pour une autre affaire dans ces régions, et alors que je devais remonter l'Éridan en bateau, je n'ai vu, en regardant autour de moi, ni peupliers ni ambre ; les gens du pays ne connaissaient même pas le nom de Phaéthon. Comme je les interrogeais pour savoir quand nous parviendrions aux peupliers qui produisent de l'ambre, les bateliers s'esclaffèrent et me prièrent d'expliquer plus clairement ce que je voulais dire. Je leur racontai la légende. Phaéthon était le fils d'Hélios ; arrivé à l'adolescence, il avait demandé à son père la permission de conduire son char, afin de pouvoir lui aussi faire naître un jour, un seul ; son père la lui accorda et Phaéthon se tua en tombant du char. « Ses sœurs en deuil sont devenues quelque part ici, chez vous, dis-je, à l'endroit même où il est tombé, sur les bords de l'Éridan, des peupliers, et elles versent encore sur lui des larmes d'ambre.

3. — Qui t'a raconté cela ? demandèrent-ils. C'est un charlatan, un menteur. Nous n'avons pas vu tomber d'aurige et nous n'avons pas les peupliers dont tu parles. Si une telle chose existait, penses-tu que nous ramerions pour deux oboles\* et que nous ferions remonter nos bateaux à contre-courant, alors que nous pourrions être riches en récoltant les pleurs des peupliers ? » Ces propos me troublèrent considérablement, et je me tus, honteux de m'être comporté

1. Il s'agit de l'ambre jaune ou succin, une résine fossile.

2. Arbres funèbres, que l'on trouve notamment liés à la remontée des morts dans l'*Odyssée*.

3. Il s'agit vraisemblablement du Pô, puisque Lucien a visité l'Italie du nord (l'Éridan a parfois désigné aussi le Rhône). Mais il aurait existé un autre fleuve Éridanos, au nord de l'Europe, descendant des monts Rhipées, montagnes fabuleuses de la région hyperboréenne, au « pays de l'ambre » (voir Hérodote, *Enquêtes*, III, 115), source peut-être de la confusion.

4. Phaéthon (ou Phaethon, si on retranscrit littéralement le nom grec) était le fils d'Hélios. Il voulut conduire le char de son père et faillit, par sa maladresse, embraser l'univers. Zeus le foudroya pour éviter la catastrophe. Sur cette légende, voir entre autres Ovide, *Métamorphoses*, I, 748-II, 339.

5. Il s'agit des Héliades, filles d'Hélios (donc sœurs de Phaéthon). Sur leurs larmes d'ambre, voir Ovide, *Métamorphoses*, II, 340-366.

comme un vrai gamin en me fiant aux poètes qui disent des mensonges si invraisemblables que rien de sensé ne trouve grâce à leurs yeux.

Je fus donc déçu dans cette première espérance, qui n'était pas sans importance à mes yeux, et j'étais triste comme si j'avais laissé échapper l'ambre de mes mains, alors que j'imaginai déjà beaucoup de manières et divers procédés pour m'en servir. 4. Mais il y avait autre chose que je pensais bien trouver réellement chez eux : de nombreux cygnes<sup>1</sup> chantant sur les rives du fleuve. Je recommençai à interroger les mariniers, car nous remontions encore l'Éridan. « Mais les cygnes, à quelle heure vous chantent-ils ce chant mélodieux, sur chaque rive du fleuve ? On dit qu'ils sont des compagnons d'Apollon<sup>2</sup>, des hommes doués pour le chant, qui se sont transformés en oiseaux quelque part dans la région, et que pour cette raison ils chantent encore car ils n'ont pas oublié la musique. »

5. Ils répondirent en riant : « Toi, l'ami, tu n'en finiras-tu donc pas aujourd'hui de raconter des mensonges sur notre pays et sur notre fleuve ? Nous naviguons sans cesse et travaillons presque depuis l'enfance sur l'Éridan. Nous voyons parfois quelques cygnes dans les marais du fleuve, et ils croassent d'une voix fort peu musicale et faible, si bien que les corbeaux et les geais sont des sirènes en comparaison. Nous ne les avons jamais entendus chanter agréablement, comme tu le dis, même en rêve. Nous sommes donc bien étonnés. D'où tenez-vous ces récits qui ont été faits sur nous ? »

6. Voilà comment on peut être souvent trompé quand on se fie exagérément à ceux qui donnent à chaque détail des explications grandioses. Je m'inquiète donc moi aussi aujourd'hui de ma situation. Vous venez d'arriver et vous allez m'entendre pour la première fois, en espérant trouver dans nos paroles de l'ambre et des cygnes. Vous risquez de repartir ensuite en vous moquant de ceux qui vous ont promis tant de trésors semblables dans mes discours. Mais je vous en prends à témoin : personne ne m'a jamais entendu encore et ne m'entendra

1. La légende de Cygnus est associée, par Ovide notamment (*Métamorphoses*, II, 367-400) à celle de Phaéthon. Ce jeune homme « bien que le sang maternel l'unit à toi, était encore plus proche de toi par le cœur ». Il se transforma en cygne dans sa douleur d'avoir perdu son ami : « Soudain sa voix s'affaiblit, des plumes blanches cachent ses cheveux, son cou s'allonge, à distance de sa poitrine... Cygnus devient un oiseau nouveau... Il gagne les étangs, les vastes lacs, et plein de l'horreur du feu, il choisit pour séjour les fleuves, ennemis de la flamme ». Cependant il y a peut-être contamination de cette légende, chez Lucien, avec le mythe platonicien du chant du cygne au moment de mourir (*Phédon*, 85a-b).

2. Le cygne a toujours été lié à Apollon, dont le char était attelé de cygnes. Selon certaines traditions (Antoninus Liberalis, *Métamorphoses*, XII), Kycnos (qu'il ne faut sans doute pas confondre avec l'ami d'Apollon) aurait été le fils de ce dieu et d'Hyrié.

jamais me vanter ainsi de mes œuvres. On pourrait rencontrer d'autres orateurs, en nombre considérable, qui sont de vrais Éridans : leurs discours distillent non de l'ambre mais même de l'or, et ils sont plus mélodieux que les cygnes des poètes. Or vous voyez déjà comme mon propos est simple, sans légendes, sans même l'accompagnement d'un chant.

Fais donc attention, mon auditeur ! Ne va pas subir en concevant de trop grandes espérances à notre sujet, ce qui arrive à ceux qui voient les objets dans l'eau. Ils les imaginent de la taille qui semblait la leur d'en haut par transparence, l'image étant agrandie par les rayons réfractés. Mais quand on les en retire, on découvre avec dépit qu'ils sont beaucoup plus petits. Maintenant donc je te préviens : lorsque tu auras vidé l'eau<sup>1</sup> et vu clairement ce que je suis, attends-toi à ne rien en retirer d'important, ou ne t'en prends qu'à toi-même des faux espoirs que tu auras formés.

1. On a pu voir dans cette expression une allusion à la clepsydre, et en conclure que cette prologia introduirait un discours judiciaire, mais il s'agit plus vraisemblablement de la métaphore de la phrase précédente qui est « filée » (voir J. Bompaire, éd. de la C.U.F., p. 73).



## ÉLOGE DE LA MOUCHE

Cette œuvre porte le n° 57 dans la Vulgate et occupe la 7<sup>e</sup> place dans le *corpus* du *Vatic. gr.* Γ.

Elle appartient au genre épидictique (ou démonstratif) de l'éloge et se rattache plus précisément à ce qu'on appelle l'éloge paradoxal. Il s'agit de faire l'éloge de quelque chose qui ne le mérite pas. Il peut s'agir d'une réalité infime (*ἄδοξον*) : les lentilles<sup>1</sup>, le sel<sup>2</sup>, le moucheron<sup>3</sup>, la marmite<sup>4</sup> — on parle alors d'« adoxographie<sup>5</sup> ». Ce peut même être quelque chose de déplaisant (le vomissement<sup>6</sup>, la fièvre<sup>7</sup>, la calvitie<sup>8</sup>, la fumée, la poussière, la négligence<sup>9</sup>...), dont la rhétorique va tâcher de dégager des qualités inattendues. Ce type de plaisanterie sophistique (*παλγινον*) est très à la mode sous la seconde sophistique, sans doute sous l'influence du cynisme, qui se plaît à la dérision et préconise de ne rien prendre au sérieux.

Cependant, même si l'on cherche à faire sourire ou rire l'auditeur, le sujet choisi ne doit jamais être ridiculisé. Bien au contraire, le jeu consiste à le rendre séduisant malgré

1. Démétrios d'Alexandrie, *De elocutione*, 170 (ouvrage souvent attribué à Démétrios de Phalère) évoque un éloge de la purée de lentilles.

2. Isocrate (*Éloge d'Hélène*, 12) classe ce sujet parmi ceux qui s'opposent aux « choses universellement reconnues pour nobles et grandes ».

3. Dion Chrysostome.

4. Plutarque ironise sur ce type de sujets dans *Comment écouter*, 13.

5. J. Cousin, *Études sur Quintilien*, Paris, 1936, rééd. 1967, p. 192. Voir le chapitre « De l'éloge et du blâme », p. 191 sq.

6. Sujet d'éloge mentionné par Plutarque, *Comment écouter*, 13.

7. *Ibid.*

8. Synésios de Cyrène.

9. Ces deux derniers éloges sont de Fronton.

sa laideur, intéressant, quelle que puisse être son insignifiance. C'est le triomphe de la rhétorique de le transformer, par la magie des mots, en un thème captivant.

L'éloge paradoxal reprend donc toutes les conventions de l'éloge traditionnel. Il fait appel à la morale<sup>1</sup>, voire à la métaphysique<sup>2</sup>, est rehaussé par les citations de grands auteurs — ici principalement Homère<sup>3</sup> —, évoque des personnages célèbres<sup>4</sup>. Le style est particulièrement soigné, voire précieux : paronomases<sup>5</sup>, longues phrases<sup>6</sup>, nombre et importance des comparaisons<sup>7</sup>, et notamment plusieurs rapprochements entre les habitudes de la mouche et les mœurs humaines<sup>8</sup>.

Comme il s'agit d'un animal, la description physique est longue, précise et très concrète, l'insecte étant vu de la tête aux pattes<sup>9</sup>, jusqu'aux détails les plus minuscules<sup>10</sup> : par certains aspects, on n'est pas loin de l'*Histoire des animaux* d'Élien. Il est clair que l'auteur a observé avec attention son sujet<sup>11</sup>. En revanche, la résurrection de la mouche recouverte de cendres<sup>12</sup> est totalement imaginaire. Réalisme et fantaisie se mêlent donc, pour la plus grande joie de l'auditoire.



1. Voir la dernière phrase du § 4.

2. § 7.

3. § 5.

4. §§ 7, 10 et 11.

5. § 5 : οὐδὲ γὰρ θράσος ἀλλὰ θάρσος.

6. Voir notamment la deuxième phrase du § 1 et l'avant-dernière de l'opuscule.

7. On remarque notamment au début du texte le retour, à trois reprises, de la construction τοσοῦτον + comparatif / ὅσον + comparatif (d'autant plus / que d'autant plus).

8. Fin du § 3 : comparaison des pattes de devant avec des bras humains ; § 5 : personnification de l'araignée et de la mouche ; § 9 : rapprochement avec les Scythes.

9. § 1-3.

10. § 1 : ses ailes diaprées ; § 3 : ses yeux proéminents ; *ibid.*, sa trompe.

11. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Eugène Talbot, traducteur de Lucien (Paris, 1855, nombreuses rééditions, y compris sur Internet), juge le texte digne d'un traité d'entomologie : « Il est curieux de rapprocher ce joli badinage des observations de Réaumur dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, t. I, VI<sup>e</sup> mémoire, p. 239 sq. ».

12. § 7.

1. La mouche n'est pas le plus petit des êtres ailés, si on la compare aux moucherons<sup>1</sup>, aux moustiques et aux insectes, qui sont encore plus menus et qu'elle surpasse en taille autant que l'abeille la surpasse elle-même. Elle n'a pas les ailes semblables aux autres volatiles<sup>2</sup>, qui ont des plumes<sup>3</sup> sur tout le corps, et d'autres plumes sur les ailes pour voler : ces dernières, comme celles des sauterelles, des cigales et des abeilles, sont faites d'une membrane et l'emportent autant en délicatesse sur toutes les autres que les tissus indiens surpassent les étoffes grecques en finesse et en moelleux. De plus, elles sont colorées comme celles des paons, si on la regarde attentivement quand elle les déploie face au soleil pour s'envoler.

2. Elle ne vole pas comme les chauves-souris, en battant continuellement des ailes, ni comme les sauterelles, par bonds, ni comme les guêpes, en vrombissant, mais avec souplesse, quelle que soit la direction de l'espace vers laquelle elle s'élançe. Elle a aussi la particularité suivante : elle ne vole pas silencieusement, mais en émettant un son qui n'est pas strident comme celui des moustiques et des moucherons, qui ne gronde pas sourdement comme celui des abeilles, qui n'a rien d'inquiétant et de menaçant comme celui des guêpes, mais qui surpasse autant par son harmonie la voix de ces insectes que l'aulos\* est plus doux que la trompette et les cymbales.

3. Quant au reste du corps, sa tête est reliée à son cou de manière très délicate : elle peut se tourner dans tous les sens et n'est pas soudée à lui comme celle des sauterelles. Ses yeux sont proéminents et ressemblent beaucoup à de la corne. Le thorax est solide et les pattes attachées à sa taille, qui n'a pas l'extrême finesse de celle des guêpes. L'abdomen est renforcé, lui aussi, et ressemble à une cuirasse<sup>4</sup>, avec ses larges bandes et ses écailles. La mouche ne se défend pas avec la partie postérieure de son corps comme la guêpe et l'abeille, mais avec sa bouche et sa trompe, laquelle est pareille à celle des éléphants et lui sert à se ravitailler, à saisir les aliments et à les tenir fermement, parce qu'à son extrémité, elle ressemble à un tentacule. Il en sort une dent qui pique et boit du sang (la mouche, qui boit aussi du lait, aime également le sang), mais sans faire grand mal à ceux qu'elle pique. Elle a six pattes, mais en utilise seulement quatre pour marcher :

1. Le sens donné par le dictionnaire est « cousin », mais au paragraphe suivant, Lucien parle à propos du même insecte d'un bourdonnement, ce qui ne peut convenir à un cousin.

2. Lucien parle ici des oiseaux, alors que le mot *ἄρνεον* désignait plus haut tous les êtres ailés, y compris les insectes. Peut-être un mot a-t-il été omis.

3. Littéralement : sont chevelus.

4. Le mot grec est *θώραξ* (thorax, alors qu'il s'agit de l'abdomen !)

les deux pattes de devant lui servent de mains. On peut donc la voir marcher à quatre pattes, en tenant en l'air un aliment dans ses deux mains, tout à fait comme nous, les hommes.

4. Elle n'a pas cette forme dès la naissance : c'est d'abord un ver qui naît des cadavres humains ou animaux. Ensuite, peu à peu, il lui vient des pattes, il lui pousse des ailes et, de créature rampante qu'elle était, elle devient insecte volant. Puis elle est fécondée, et pond un petit ver qui deviendra plus tard une mouche. Elle partage la vie des hommes, leur nourriture et leur table, et goûte à tout, sauf à l'huile, car en boire la ferait mourir. Comme elle ne vit que peu de temps (la durée de son existence est étroitement limitée), elle aime beaucoup la lumière et vaque à ses occupations pendant qu'elle brille. La nuit, elle reste tranquille, sans voler ni bourdonner : elle se cache et ne bouge pas.

5. Je peux affirmer que son intelligence est grande quand elle fuit celle qui conspire contre elle, son ennemie, l'araignée. Elle la surveille lorsqu'elle se met en embuscade et, l'apercevant en face, elle détourne son vol<sup>1</sup> pour éviter d'être prise dans ses filets et de tomber dans la toile du monstre. Quant à son courage et à sa bravoure, ce n'est pas à nous d'en parler, mais au plus éloquent des poètes, Homère. Lorsqu'il cherche à louer le meilleur des héros<sup>2</sup>, il compare sa bravoure, non à celle d'un lion, d'une panthère ou d'un sanglier, mais à la vaillance de la mouche, à son intrépidité et à son insistance quand elle attaque. Il ne lui attribue pas de l'imprévoyance, mais de la vaillance<sup>3</sup> : on a beau l'écarter, dit-il, elle ne renonce pas mais cherche toujours à piquer. Homère loue et chérit tellement la mouche que, loin de la mentionner une seule fois ou dans de rares passages, il le fait souvent, tant son évocation confère de beauté à ses vers. Tantôt, il décrit le vol des mouches en troupe vers le lait<sup>4</sup>, tantôt, évoquant Athéna qui repousse la flèche loin de Ménélas pour l'empêcher de frapper ses organes vitaux, il la compare à une mère attentive à son nourrisson endormi, et il introduit

1. La plupart des traducteurs comprennent : elle évite son assaut, mais le verbe *ὀρμάω* a été employé au deuxième chapitre avec le sens de vol.

2. Cette expression s'applique en général à Achille, mais, ici il s'agit de Ménélas face à Patrocle (*Iliade*, XVII, 570 sq.).

3. La distinction entre *θράσος* et *θάρσος* est inconnue d'Homère. Les mots sont de la même racine, et pratiquement identiques, mais *θράσος* s'emploie parfois en mauvaise part (témérité, imprudence), surtout dans la prose attique. Nous n'avons pas réussi à rendre la paronomase en français et nous sommes contentée d'une homéotéleute.

4. *Iliade*, II, 649 sq. ; XVI, 641-643.

de nouveau la mouche dans sa comparaison<sup>1</sup>. Bien plus, il a paré les mouches des plus beaux qualificatifs en disant qu'elles viennent « en rangs serrés », et en donnant à leur troupe le nom de « peuples<sup>2</sup> ».

6. La mouche est si forte que, lorsqu'elle mord, elle blesse non seulement la peau de l'homme, mais aussi celle du bœuf et du cheval ; elle tourmente l'éléphant en s'introduisant dans ses plis et en le piquant avec sa trompe à elle, autant que le lui permet la longueur de celle-ci. Les mouches ont une grande liberté dans leurs accouplements, leurs amours et leurs unions : à la différence des coqs, le mâle ne saute pas de la femelle aussitôt après l'avoir montée, mais il la chevauche assez longtemps ; elle porte son époux, et ils volent ensemble, sans que leur vol interrompe cet accouplement aérien. Si l'on coupe la tête à une mouche, le reste de son corps continue longtemps à vivre et à respirer.

7. Je veux parler du don le plus précieux que les mouches tiennent de la nature : c'est, je crois, le seul point que Platon ait négligé dans son traité consacré à l'âme et à son immortalité<sup>3</sup>. Quand on répand de la cendre sur une mouche morte, elle ressuscite, connaît une sorte de nouvelle naissance et recommence une autre vie depuis le début. Ainsi tout le monde est absolument convaincu que leur âme à elle aussi est immortelle, s'il est vrai qu'après avoir quitté son corps, la mouche y retourne, le reconnaît, le ressuscite et le fait s'envoler. Cela confirme la légende qu'on raconte sur Hermotimos de Clazomène<sup>4</sup> : son âme, dit-on, le quittait souvent pour voyager toute seule, puis revenait emplir de nouveau son corps et ressuscitait Hermotimos.

8. Étant elle-même sans travail et sans contrainte, la mouche profite du labeur d'autrui et trouve partout une table abondante. C'est pour la mouche qu'on trait les chèvres ; l'abeille travaille tout autant pour les mouches que pour les hommes ; c'est pour la mouche que les cuisiniers assaisonnent les plats ; elle les goûte avant les rois eux-mêmes, et se promenant sur leurs tables, elle mange avec eux et jouit de tous leurs plaisirs.

1. *Ibid.*, IV, 130-131 : « comme une mère, de son enfant, écarte une mouche, quand il repose dans un doux sommeil ».

2. *Ibid.*, II, 469.

3. Il s'agit du *Phédon*.

4. Philosophe semi-légendaire du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Son âme était capable de se détacher de son corps et de passer d'un lieu à un autre. Pythagore prétendit être sa réincarnation. Voir Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, 174 ; Plutarque, *Sur le démon de Socrate*, 22 (592c).

9. Elle ne se fabrique pas de nid ou de gîte dans un endroit précis, mais, ayant choisi de voler en errant comme les Scythes<sup>1</sup>, elle fait son foyer et son lit à l'endroit, quel qu'il soit, où la nuit la surprend. Mais dans l'ombre, comme je l'ai dit, elle ne fait rien ; elle ne cherche pas à cacher ses actions et ne songe pas à commettre quoi que ce soit qui lui ferait honte si elle l'accomplissait dans la lumière<sup>2</sup>.

10. La légende raconte qu'il y eut jadis une femme nommée Mouche<sup>3</sup>, fort belle, mais qui aimait bavarder, babiller et chanter : elle serait tombée amoureuse d'Endymion et aurait été la rivale de Séléné<sup>4</sup>. Ensuite, comme par ses plaisanteries, ses chants, et ses cris de fête, elle éveillait sans cesse le jeune homme endormi, il se fâcha et Séléné, prise de colère, la métamorphosa. Voilà pourquoi la mouche, se souvenant encore d'Endymion, empêche maintenant de dormir ceux qui sont au lit, surtout les garçons jeunes et tendres ; sa morsure et son désir de sang ne sont pas des signes de cruauté, mais d'amour et d'attachement à l'humanité. Elle prend son plaisir comme elle peut, et cueille un peu de la beauté en fleur.

11. Aux dires des Anciens, il y eut encore une femme du même nom, une poétesse très belle et sage<sup>5</sup>, et une autre, qui fut une hétaïre\* fameuse en Attique, et dont le poète comique a dit :

*Or Mouche le mordait jusques au fond du cœur*<sup>6</sup>.

Ainsi même la gracieuse comédie n'a pas dédaigné le nom de la mouche et ne l'a pas exclu de la scène. Les parents n'avaient pas honte non plus de nommer ainsi leurs filles. En effet la tragédie elle aussi mentionne la mouche avec de grandes louanges, dans les vers suivants, par exemple :

1. Peuples du Nord, menant le plus souvent une vie nomade dans des chariots (voir Hérodote, *Enquêtes*, IV, 46).

2. Commentaire moralisant amusé.

3. En grec Muia (μυία).

4. Divinité de la Lune, qui tomba amoureuse du chasseur Endymion. Elle descendait souvent de son char la nuit pour le regarder dormir. Elle eut de lui 50 filles, et obtint qu'il dorme d'un sommeil éternel en conservant sa beauté.

5. Selon la *Souda* (édition Adler, mise en ligne par le Stoa Consortium, K 2087), la poétesse lyrique Corinne de Thèbes ou de Tanagra, élève de Myrtis, qui aurait vaincu Pindare à cinq reprises, était surnommée « la mouche ».

6. Auteur inconnu.

*C'est un scandale : alors qu'avec force et vaillance,  
On voit bondir la mouche sur le corps humain,  
Pour se gorger de sang, les hoplites redoutent  
Les lances ennemies<sup>1</sup>*

J'aurais beaucoup à dire encore sur la Mouche de Pythagore<sup>2</sup>, si son histoire n'était connue de tous.

12. Il existe aussi de très grandes mouches que la plupart des gens appellent « guerrières » et quelques-uns « chiennes ». Elles ont un bourdonnement très rauque et un vol très rapide ; elles vivent également très longtemps et résistent sans manger pendant tout l'hiver, en se blottissant le plus souvent dans les toits. Elles possèdent une caractéristique étonnante : elles font à la fois les femelles et les mâles, se montant tour à tour, et elles possèdent, comme le fils d'Hermès et d'Aphrodite<sup>3</sup>, un sexe<sup>4</sup> mixte et une double beauté.

J'aurais encore beaucoup à dire, mais je vais arrêter ici mon discours, de peur de paraître moi aussi, comme dit le proverbe, faire d'une mouche un éléphant.

1. Auteur inconnu.

2. Photius (*Bibliothèque*, cod. 249, 2) attribue à Pythagore deux fils, Mnésarque et Télaugès, et deux filles, Sara et Muia, auxquelles il ajoute Théano, « qui n'était pas seulement sa disciple, mais une de ses filles ». Mais Clément d'Alexandrie (*Stromates*, IV, 19) fait de Muia la fille de la pythagoricienne Théano. Selon Jamblique (*Vie de Pythagore*, 36), Muia aurait épousé l'athlète Milon de Crotona.

3. Hermaphrodite.

4. C'est un des sens du mot φύσις.